

Violoniste fantôme dans la nuit de Noël Rdyindyou-bredon dains la neût de Nâ

Texte bilingue : Bernard Chapuis, illustration : Marylène Valle

Paru dans Le Quotidien Jurassien, cahier spécial, décembre 2012. Est sur le site *djasans.ch*

Dans les temps anciens, si anciens que personne ne se souvient, il y avait un violoneux qui faisait danser les filles dans les bras des garçons.

Son père, un pauvre journalier, avait toujours eu de la peine à nouer les deux bouts. Durant toute sa courte vie, il avait tiré le diable par la queue. Et le diable, qui aimait bien qu'on le tire par la queue, lui avait fait cadeau d'un violon. Bon diable, il lui apprit même à en jouer. Le manant apprit vite car il était doué, et il en joua si bien qu'on le demanda partout. Il joua pour la fête du saint patron, pour la fête des moissons, pour la Saint-Martin, pour le baptême de son fils Gaston, pour l'anniversaire de sa jeune et belle Marion, et même pour les rogations. On riait, on pleurait, on dansait. On mangeait, on buvait et on redansait. Et on chantait à l'unisson. On s'arrachait le violoneux. Chacun le voulait à sa table. Et le musicien, heureux de cette aubaine, disait : "C'est pas de refus." Et il mangeait, buvait, et jouait sans partition. Mais cette vie de patachon lui fut fatale. Le diable, ce grand escogriffe, l'attendait au contour. Le ménétrier mourut d'une congestion. Il ne laissa à sa belle Marion que les yeux pour pleurer, et à son rejeton le violon diabolique.

C'est ainsi que son fils Gaston devint à son tour journalier (il faut bien gagner sa croûte) et violoneux (faut prendre la vie du beau côté). Gaston, encore plus doué que son père, joua de patronale en patronale, de semailles en semailles, de sépulture en sépulture. Il fallait l'entendre jouer. C'était beau, c'était gai, c'était nostalgique. C'était lent et doux, très lent et très doux, puis la mélodie s'emballait, le rythme devenait endiable, irrésistible. Les jeunes les premiers se levaient pour danser. A la puissance de l'archet, Gaston enlevait le dernier bastion. Gigue, farandole, entrechat. Il n'était pas jusqu'au moïnillon qui ne dansât le menuet, à pas menus, à pas discrets, tenant sa robe entre deux doigts. Seuls se dérobaient - et encore - le cul de jatte, le paralytique et l'idiot du village qui ne savait que rire; il riait si fort qu'il en bavait dans son verre.

Sur la colline se dressait le château du Prince Noir, seigneur redouté qui s'était illustré dans les Croisades par sa cruauté raffinée. Il fréquentait la soldatesque. Ses jours n'étaient qu'étoffe de nuit et de parjure. Les oubliettes de la forteresse étouffaient la douleur du monde. Gaston le violoneux fit ce que son père n'avait pas réussi à faire, en quelques coups d'archet bien envoyés, il apprivoisa le Prince Noir qui devint doux comme un matou castré au poil lustré et mystique comme l'agneau. Il ne put désormais se passer des services du musicien ambulancier. Quand celui-ci tardait, il l'envoyait quérir. Sa vie s'était changée en rêve, ses cauchemars tourmentés avaient pris les couleurs de la vie. On dit qu'il fit restaurer la chapelle et qu'il suivait pieusement les offices. Il n'aurait pour rien au monde manqué une messe de minuit. Son épouse, la tendre Eulalie Fleur d'Ancolie, était une fée. Elle décora la chapelle de ses doigts de fée, l'orna de fresques et d'un vitrail où une vierge à l'enfant souriait à un violoneux.

Les siècles avaient passé. La Sorne qui coule sous le Pont de la Maltière avait charrié dans ses flots mille légendes brumeuses. Depuis longtemps, le violon de Gaston s'était tu, la fresque s'était effritée

récit: Violoniste fantôme dans la nuit de Noël

et les feux du vitrail s'étaient éteints. De l'orgueilleux château du Prince Noir, il ne restait plus pierre sur pierre. Faute de vestiges apparents et de parchemins respectables, les historiens, qui sont des gens sérieux et concrets, en étaient venus à nier son existence. Le mythe toutefois persistait de génération en génération selon lequel, une fois par année, dans la sainte nuit de la Nativité, les âmes pures, les poètes et les amoureux pouvaient plonger dans le passé et en relire les pages oubliées.

Pierre et Jeannette - ceux de la chanson, bien évidemment, rappelez-vous la petite Jeannette qui préféra son ami Pierre menacé de pendaison au fils du baron - Pierre et Jeannette donc en firent l'inoubliable expérience. Pierre passait la nuit avec son troupeau sur la colline même où se dressait jadis l'orgueilleux château du Prince Noir. Déjouant la vigilance paternelle et bravant le froid lunaire de cette fin décembre, Jeannette l'y rejoignit. Pendant que le chien faisait le guet, ils comptaient les étoiles filantes, présage irréfutable de bonheur et de fidélité. A chaque étoile filante, ils échangeaient un baiser, parfois deux. Quoi de plus simple, quoi de plus touchant que cette idylle aux champs ? La nuit offrait à leur regard l'image d'une paix surnaturelle. Ils déchiffraient leurs prénoms à la voûte du firmament.

- N'est-ce pas extraordinaire, disait Pierre, nos yeux reçoivent la lumière d'étoiles mortes.
- Et nous nous aimerons jusqu'à la fin du monde, concluait Jeannette, plus versée en amour qu'en astronomie. Elle avait un visage où rayonnait la candeur.

Sur le coup de minuit surgit de terre la masse imposante du château, avec ses épaisses murailles crénelées percées de meurtrières, ses tours d'angle et ses mâchicoulis. Il y avait du mystère dans l'air. Plus curieux que terrorisés, Pierre et Jeannette se mêlèrent au cortège d'ombres. Ils grimpèrent la colline sans hâte en se tenant par la main. Le pont-levis franchi, ils entrèrent dans la cour d'honneur. Sur le seuil de la chapelle, un prêtre en chasuble les accueillit. Il les invita à prendre place au premier rang parmi les notables en perruque et les dames au front couronné d'un diadème. A gauche de l'autel, dans une étable reconstituée, figuraient un vrai bœuf, un âne en chair et en os, et le nouveau-né entre ses parents attendris. Un berger s'approcha de l'enfant joufflu sur son lit de paille et lui offrit une pâquerette blanche, rescapée des frimas. L'enfant la porta à ses lèvres et aussitôt les pétales prirent le ton rose qu'on leur connaît au printemps.

C'est alors qu'éclata sous les voûtes romanes un air de violon triomphant. Le musicien jouait en virtuose abolissant le temps. Un rayon de lune vibrait dans le vitrail.

Combien de temps Pierre et Jeannette avaient-ils dormi sous leur peau de mouton ? Réveillés par le froid vif et agressif, ils bâillèrent, s'étirèrent, cherchant des yeux le château disparu.